

FEUILLETON DU SAMEDI

LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

CHAPITRE VII

(Suite)

Devant ce délire, Mme Berthier, pincant les lèvres, se mit à vanter à la marquise la modestie de ses violettes.

— Mesdemoiselles vos filles ne nous feront-elles rien entendre ? demanda Mme de Trémur, toujours indulgente, toujours bienveillante.

Juliette-Marie et Marie-Juliette aussitôt devinrent rouges comme deux fraises des bois.

Non, vraiment, elles ne savaient rien... elles étaient trop timides... Elles ne pourraient aller jusqu'au bout de la première variation...

Tous de se récrier, tandis que Mme Berthier, les encourageant du sourire et de la voix :

— Allons, mes chères enfants, ne trouverez-vous pas quelque morceau dans votre répertoire si varié ?...

Levant alors les yeux au ciel, comme pour évoquer ses souvenirs.

— Voyons, vos *Perles d'Italie* ?

Pauvres perles italiennes !... pauvre lamentable mélodie !... c'était la seule du riche répertoire !

— Le cœur me bat si fort ! murmurait Juliette-Marie.

— Je ne verrai que des flammes en guise de notes ! reprenait Marie-Juliette.

Tremblantes, elles s'approchèrent du piano, et se mirent à exécuter assez correctement d'insignifiantes et faciles variations, sur un thème de Bellini.

Mme Berthier rayonnait.

— Je n'ai rien négligé pour que leur talent fût complet, murmurait-elle en confidence à la marquise ; elles sont élèves d'un professeur de grand renom.

Quant à Margaret, elle bâillait sous l'événement, et disait, presque bas, à Marc assis près d'elle :

— Cette musique italienne m'énerve ! Qu'en pensez-vous ? C'est de l'eau sucrée, n'est-ce pas, des pastilles de rose, de la fleur d'orange ? Enfin, c'est fini ?...

De l'embrasure de la fenêtre, où il se tenait dans une pose étudiée, le comte de Mauriac approuvait l'Écossaise d'un regard de son œil caressant et velouté.

Mais, sans prêter la moindre attention au jeu des prunelles du beau Mauriac, miss Mac-Bayle s'écria vivement, en s'adressant à sir Arthur :

— Eh bien, cher cousin, n'allez-vous pas nous jouer du cors de chasse ? Ce serait bruyant et nouveau.

Oh ! ma cousine, répondit l'Anglais d'un ton flegmatique, ce n'est pas un instrument de salon.

Et Margaret, d'un air bien innocent :

— Alors, c'est à mon tour de m'exécuter. Voulez-vous, Philip, que je vous accompagne *La Dernière Rose* ?

Tous battirent des mains.

— Oui, oui ; cette ravissante mélodie irlandaise, ce chef-d'œuvre d'expression, de sentiment, de mélancolie, de beau style.

L'Écossais aux blonds cheveux, convaincu de la façon magistrale dont il chantait, sur le hautbois, la plainte de Moore, dégagea lentement ses belles mains pâles, et prit son instrument.

Les jumelles le regardaient avec un battement de cœur.

Quelle distinction ! quelle assurance du succès !... il faut être un maestro pour promener sur l'auditoire un tel regard circulaire.

Margaret exécutait la ritournelle de l'air le plus naturel du monde :

Ea sol la mi ré do do la fa sol la do la sol fa fa.

Philip se redressa majestueusement, avança la jambe droite, arrondit les bras, posa l'annulaire et l'index sur la touche d'argent, porta l'instrument à ses lèvres ; ses joues se gonflèrent... Rien ne se fit entendre.

— *Da capo ! Da capo !* murmura-t-il tout éperdu en examinant à la hâte son instrument, et en n'y pouvant rien découvrir d'insolite.

Et Margaret, avec un flegme imperturbable, de repartir, disant à demi-voix :

— Voyons, cousin, est-ce timidité ? Avez-vous oublié ?... Écoutez, voici les premières notes.

De nouveau, les joues du maestro se gonflèrent, et de nouveau aussi, l'instrument resta muet, tandis que pour la troisième fois, Margaret redisait sa phrase musicale.

L'hilarité commençait à gagner l'auditoire. Déjà sir Arthur se tenait les côtes. La bonne marquise, elle-même, avait grand-peine à dissimuler le pli joyeux qui se dessinait à la commissure de ses lèvres.

— De l'énergie, cousin ! reprit Margaret ; de l'énergie ! ma ritournelle s'achève... Soufflez donc... mais plus fort !...

Et il souffla, le malheureux, il souffla avec une telle rage, afin de vaincre l'obstacle qui arrêtait l'air, que l'instrument fit entendre un miaulement déchirant, lamentable, tandis que, sous le souffle puissant du maestro, une légère brindille de bois, qui, fort habilement dissimulée, bouchait l'ouverture, s'échappait avec violence.

Alors l'hilarité fut à son comble. Impossible de maîtriser le fou rire qui secouait toutes les poitrines, qui mouillait tous les yeux. Margaret dominait ce tumulte de ses éclats perlés. Jamais elle n'avait tant ri de sa vie.

Quant à Philip, il était blême ; et, d'une voix sépulcrale :

— Quel jaloux en veut ainsi à mon talent, pour me faire une noireur pareille ?

Et Margaret avec ingénuité :

— Mais c'est moi, cher Philip. Je voulais vous ménager un succès. Est-ce bien réussi ? Voyez donc comme tous rient aux éclats, au lieu de larmoyer sur *la Dernière Rose* ; mieux vaut rire que pleurer.

Philip ne trouva qu'une parole :

— Vous êtes cruelle, ma cousine !

Et dignement, majestueusement, il quitta le salon.

On ne le vit pas de trois jours, et miss Mac-Bayle s'applaudissait d'avoir si bien éloigné son trop fidèle trouvère.

Un soupirant battu ! disait-elle triomphante. Bientôt nous exécuterons Arthur, puis viendra le tour du beau comte Hector.

Mais, hélas ! quelle source de mansuétude ouvre dans le cœur la perspective de guinées à atteindre !

Le troisième jour, Philip reparut à un grand déjeuner que donnait M. Richebrac, et, s'approchant avec magnanimité de Margaret :

— Cousine, dit-il, avec une poignée de main, vous avez été bien méchante ; mais j'ai le cœur grand. Je vous pardonne !

— J'en étais sûre, s'écria miss Mac-Bayle avec un malin sourire. Je ne pouvais attendre moins de votre âme généreuse.

Le déjeuner achevé, tous les hôtes se transportèrent sur la terrasse, où le café et les liqueurs étaient servis.

Les groupes causaient avec animation.

— Si tu voulais, Marc, fit Gaston, en se penchant à l'oreille de M. de Réchan, nous irons pour un instant, loin de tout ce bruit, fumer un londrès.

Les deux jeunes marins s'esquivèrent discrètement et furent bientôt perdus sous les ombrages d'une verte futaie. Marc marchait l'œil rêveur ; il pensait à Margaret. Gaston respira bruyamment.

— Que c'est bon, s'écria-t-il, d'échapper à toutes ces minauderies des femmes, à cette miss Mac-Bayle, qui veut toujours se mettre en évidence.

— Gaston, fit le médecin, d'une voix qui suppliait : de grâce, ne sois pas si sévère ; elle ne le mérite pas.

Gaston s'arrêta dans sa marche, et, le sourire aux lèvres :

— Ah çà, mon cher, avec quelle promptitude tu la défends ! L'amour viendrait-il ?

— Hélas ! fit Marc, je le crains... mais je lutterai... je partirai... Elle est trop riche, Gaston ; elle est trop riche !

Ils se remirent en marche, en suivant un sentier gazonné.

— Nous partirons tous deux, mon cher, car, avec les fêtes dont mon grand-père m'accable, le Roscoat me devient insupportable. As-tu remarqué les yeux langoureux de Mme de la Tour-du-Bois, en récitant, à mon adresse, son sonnet sur le pur amour ? As-tu saisi les intentions de Mme Berthier, lorsque, tout à l'heure, elle me vantait l'admirable simplicité de ses jumelles ; et, dociles à l'ordre du coup d'œil maternel, comme Juliette-Marie et Marie-Juliette se sont précipitées vers moi ; l'une me tendant une tasse de moka, l'autre le vieux sucrier d'argent. Juste ciel ! j'en ai assez de toute cette comédie du monde. Que c'est bon d'être ici, ma main dans ta main, d'être seuls tous les deux, sous le beau ciel de Dieu ! Que c'est aimable à toi, mon cher Marc, d'être venu au Roscoat ; toi mon vieux compagnon : toi en qui j'ai mis toute ma confiance !

Les jeunes gens s'éloignaient du Roscoat ; cependant, entre les pins, par une éclaircie du feuillage, ils apercevaient encore les portes cintrées de la salle à manger, ouvertes sur la terrasse ; et sur cette terrasse, on entendait le rire des invités, assourdi par la distance. De temps à autre, la voix sonore de M. Richebrac dominait ce murmure.

Il offrait des cigares aux fumeurs et débitait aux dames de chaleureux compliments.

— Pauvre grand-père ! fit Gaston ; il se multiplie, et veut, par toutes ses prévenances, atténuer ma froideur. Quel supplice, Marc, quel supplice que tous ces rires à propos de rien ; que tous ces grelots qui, du matin au soir, résonnent à mes oreilles ! Je ne m'appartiens plus ; à peine puis-je songer à celle que j'aime.

— Et celle que tu aimes est toujours Mlle Hermel ?

— Toujours ! répliqua vivement le marquis. En quittant Alger, je lui avais laissé tout mon cœur.

— Oui, cette jeune fille est vraiment courageuse...

— Dis donc héroïque ! fit encore Gaston d'une voix ardente. Songe donc, par une raison de pure délicatesse, car nul n'aurait pénétré le secret : riche, elle s'est dépourvue de son patrimoine ; noble, volontairement encore, elle a dit adieu au grand nom qui lui ouvrait les salons, qui lui attirait tous les hommages.

Piètement, résolument, elle a quitté le monde ; et, maintenant, elle vit d'une vie austère, d'une vie toute dévouée à sa mère, qui, si longtemps, s'était sacrifiée pour elle. Je te l'affirme, Marc, de telles natures sont